

MANIFESTE DU SECOND HUMANISME

Choisir d'être humain à l'ère des machines

Olivier Babeau



Sommaire

Nous sommes tous pompéiens	p6
Pinocchio, l'île des plaisirs et les sirènes	p7
Inutiles au monde	p8
Sauver la démocratie d'elle-même	p10
Se serrer les coudes	p13
L'ère de l'hyper-choix	p13
Du premier humanisme au second	p16
Titanic et jeu de go	p17
Eros, Psyché, et l'homo Sapiens	p18

En 1918, les contours du siècle nouveau commençaient à apparaître. La Grande guerre avait montré qu'il aurait la dureté de l'acier et la couleur du sang. La révolution russe avait déjà engagé tout un peuple sur la route glacée de la servitude totalitaire. Les progrès de la science éclairaient les villes, faisaient rouler des automobiles et multipliaient les échanges, mais créaient aussi des armes capables de boucheries inouïes. Désormais reliés par des transports sûrs et des voies de communication rapides, les pays devenaient tous voisins. Mais cette proximité avait son revers : elle permettait des conflits à échelle mondiale. La science faisait encore rêver, mais plus personne ne pouvait ignorer ses effets destructeurs si elle était placée en des mains hostiles.

2018. Troublantes ressemblances. Tant de signes sont déjà clairs. Les tendances futures ne sont que de timides esquisses, elles sont parfois connues des seuls « geeks » lecteurs du magazine *Wired*, mais elles ne peuvent être ignorées.

Nos démocraties sont épuisées, les électeurs trop las pour croire ou espérer en des candidats qui les ont toujours déçus – peut-être parce qu'ils avaient trop promis. Ils désertent en masse les isolements. Redoutable cercle vicieux : ils accumulent à chaque scrutin un ressentiment d'autant plus grand face aux élus qu'ils n'ont même pas voulu participer à leur élection.

La tentation totalitaire est à nouveau partout : dans les discours des partis extrêmes, dans les lois censées assurer la sécurité, dans l'incroyable toile de surveillance enfin dans laquelle nous sommes tous englués. Plus personne ne semble contester l'idée obscène que la vraie liberté ne saurait naître que de l'hyper-protection. Nous avons pleinement intégré la conviction selon laquelle, comme le suggérait Hobbes, l'homme est le seul vrai ennemi de l'homme. La confiance, l'empathie naturelle, la bienveillance humaine sont traitées comme des sentiments marginaux. L'Etat est censé y suppléer, instaurant par toutes les contraintes possibles une concorde qui ne saurait émerger seule.

Les échanges ont explosé. Mais cette communication permanente a aussi souvent appauvri l'existence sociale. Elle a soumis chacun à la pression d'un œil qui ne dort jamais et nous observe. Communiquer n'est plus un choix mais une injonction. Plus un enrichissement mais une prothèse de nos vacuités. A force de nous épuiser à tout partager de notre vie, il nous en reste souvent bien peu pour nous-mêmes.

La science, surtout, dévoile chaque jour d'enivrantes découvertes. Demain l'aveugle retrouvera la vue, le sourd entendra, la paralytique courra plus vite qu'Usain Bolt. La machine est annoncée comme solution universelle. Le *Deus ex machina* des théâtres d'hier se change en *Machina deus* : le robot se fait Dieu. L'artificielle apparition d'hier devient une divinité réelle qui risque fort de nous soumettre au lieu de nous servir.

Les promesses d'un avenir meilleur ont toutes leurs faces obscures. L'eugénisme, l'élimination des plus faibles, l'accroissement des inégalités, la séparation radicale de la société entre classes dominantes et dominées, l'asservissement, voire la disparition de l'homme.

Ce manifeste est à la fois un cri d'angoisse, un soupir de regret face au monde perdu, et une exclamation de joie devant les nouvelles possibilités qui s'offrent à nous. Notre époque est, en même temps, effrayante et merveilleuse. Elle est celle des extrêmes devant les mondes possibles. Les sommets y voisinent les abysses.

L'avenir précise déjà certains de ses contours, mais il n'est pas écrit. C'est la conviction qui nous habite. Le tracer au mieux des intérêts de l'Homme : tel est le combat que nous voulons mener.

Les élus, les hauts responsables politiques, les dirigeants d'entreprise aussi, gèrent le réel et l'actuel. C'est leur travail et leur vocation. Leur horizon a le plus grand mal à aller au-delà de quelques mois. Comment le leur reprocher quand tout les encourage à agir de la sorte ? L'élection se gagne aujourd'hui, l'Etat a besoin de faire se mouvoir l'immense machine de ses 5 millions d'agents, les entreprises de réaliser chaque jour le chiffre d'affaires qui leur permettra de survivre. Pour eux, demain est déjà loin.

Notre perspective est différente.

Nous avons l'avantage du désintéressement et, au sens propre, de l'irresponsabilité. N'étant pas en situation d'avoir à gérer le pays, ne devant rendre des comptes devant aucun électeur, nous avons une extraordinaire liberté intellectuelle qui permet toutes les expériences de pensées. Ce détachement est une chance : il nous permet de voir plus loin.

C'est en revanche notre devoir que de partager cette vision auprès du plus grand monde possible. De faire sortir ces réflexions des cénacles choisis où elles s'échangent d'habitude. La lucidité sur la situation actuelle ne peut pas être le privilège d'une caste de gens formés et informés. C'est précisément, nous en sommes persuadés, de ce déficit de partage de la connaissance que meurent, à la fois, notre économie, nos institutions et notre société. C'est surtout ne pas comprendre que nous sommes tous concernés exactement de la même façon par ce qui approche.

▲ Nous sommes tous pompéiens

A quelques kilomètres au sud de l'actuelle ville de Naples, une petite cité s'épanouissait au pied du Vésuve. Les riches Romains y avaient leur résidence secondaire et venaient s'y reposer des fatigues de la grande ville. Un beau matin d'août 79 avant notre ère, la journée commençait comme toutes les autres. Les esclaves vaquaient à leur tâche, les maîtres se préparaient à leurs visites mondaines, les commerçants dressaient leurs étals. Chacune avait en tête les contraintes de sa vie et avait l'impression que rien ne changerait vraiment. Une heure plus tard, le volcan avait commencé à propulser un immense nuage de cendres brûlantes qui, rapidement après avoir caché le soleil, retomba en pluie infernale sur les habitants. Le soir, plus rien de la riante petite ville n'existait. Ceux qui n'avaient pas pu fuir étaient morts. Certains pétrifiés sur place, émouvantes statues figées à tout jamais dans l'effroi. Le cataclysme fut si soudain que, dix-huit siècles plus tard, les archéologues retrouvèrent la fournée de pain prête et intacte dans le four.

Nous sommes comme les Pompéiens. Le volcan gronde déjà, et bien peu pourtant lèvent la tête pour s'en inquiéter. Plongés dans nos affaires, concentrés sur nos tâches, soumis à mille petits devoirs du quotidien, nous pouvons facilement penser que demain n'a pas d'intérêt. Qu'il arrivera bien assez tôt. Et que les règles du monde ne changeront jamais. Nous avons tort.

Rentrée scolaire et universitaire, équilibre budgétaire, mouvements sociaux, traitement du chômage, financement de notre santé : les problèmes reviennent de façon cyclique. Ils semblent immenses et définitifs. Ils ne sont rien en réalité, face à la nuée ardente qui se prépare. Dans quelques décennies, il est probable que l'on s'étonnera du calme qui régnait avant le grand bouleversement. On pensera à ce bel été 1914 où un monde ne savait pas qu'il vivait ses derniers jours. A partir de la déclaration de guerre, le 3 août, plus rien ne serait jamais comme avant. On s'amusera peut-être dans vingt ans de la façon dont, quelques instants avant le cataclysme, on ressassait avec application les mêmes certitudes usées, on se reposait tout entier sur les mêmes schémas dépassés. On s'indignera aussi de l'immobilité de ceux qui savaient, ou auraient dû savoir. De l'inaction de ces élites trop jalouses de leurs places, de cette haute administration en particulier qui pensait que, comme le Titanic, leur vaisseau était trop bien conçu pour être submersible. On sait pourtant que les murailles d'acier des coques et les institutions ont cela de commun que derrière leur apparente solidité, une nuit peut suffire à les briser.

Ce manifeste est court parce qu'il veut pouvoir être lu par tous. Il appelle à faire la révolution du second humanisme. Et il propose un programme d'action pour y parvenir : la création de l'Institut Sapiens, qui a vocation à être le catalyseur de ce mouvement

pacifique de progrès que nous souhaitons. Car, comme l'écrivait Victor Hugo, « le progrès n'est rien d'autre que la révolution faite à l'amiable ».

Si nous ne savons pas changer nos institutions, maîtriser le pouvoir prométhéen des nouvelles technologies, aider la société à acquérir de nouveaux équilibres et l'homme à se forger une nouvelle identité, alors nous risquons des déchaînements de violence. Des spasmes politiques mèneront à de nouveaux épisodes totalitaires bien plus redoutables que tous ceux que le XX^e siècle a connus, car ils auront le renfort considérable de la technologie pour nous contrôler.

La révolution du second humanisme n'est pas un luxe mais une nécessité. Pas une évolution à laquelle on pourra songer si nos occupations nous laissent du temps, mais une urgence qui devrait nous inciter à tout laisser en plan.

▲ Pinocchio, l'île des plaisirs et les sirènes

Qui n'a pas vu la scène ? Sur le chemin de l'école, Pinocchio est convaincu par un camarade de le suivre sur le bateau qui les conduit dans une île enchantée où ils peuvent faire ce qui leur plaît. Dans cette île des plaisirs où chacun peut briser, jouer, manger et boire à sa guise sans la moindre contrainte, les enfants sont peu à peu transformés en ânes. C'est la terrible contrepartie des services offerts. L'asservissement est étroitement lié à l'avalissement.

Nous sommes tous aujourd'hui comme Pinocchio dans l'île des plaisirs. La magie de l'économie de marché fondée sur la consommation de masse est qu'elle repose sur le consommateur-roi. C'est aussi sa malédiction.

Tout est fait pour comprendre nos désirs et les combler — si en tout cas nous en avons les moyens. Le XX^e siècle aura été celui du marketing triomphant et des exaltations publicitaires. Toutes les techniques de manipulation de nos comportements auront été défrichées. A mesure que nous connaissons mieux le fonctionnement du cerveau, ces techniques pourront devenir plus performantes. Elles le devront d'ailleurs, car le système est en train de s'asphyxier dans son abondance. La rivalité des entreprises pour conquérir une place dans notre cerveau, gratter une miette d'attention de notre part, se fait sans cesse plus pressante. A ce jeu de l'effraction dans nos esprits, elles vont devenir d'une redoutable efficacité.

Les entreprises les plus à même de nous manipuler seront par construction celles qui sont les plus proches de nous. Les grandes sociétés du web ne dominent pas parce qu'elles possèdent les données, comme on le croit souvent. Elles dominent parce qu'elles sont les maîtresses de l'accès. L'accès que vous avez sur le monde, à travers les résultats d'un moteur de recherche. L'accès, aussi, du monde sur vous. C'est cet accès qui est la vraie, l'immense source de pouvoir. De grandes entreprises

risquent d'avoir demain le quasi-monopole de cet accès. Elles mènent une lutte sans merci pour y parvenir, car elles savent que le vainqueur évincera les autres.

Une fois cet accès acquis et verrouillé, c'est désormais un jeu d'enfant pour une entreprise de vous connaître mieux que votre mère : il suffit d'intercepter et d'analyser toutes les données qui entrent et qui sortent. A mesure que la compréhension du cerveau va progresser et que la qualité des données va s'accroître, les entreprises sauront exactement ce que vous voulez acheter, avant même que vous ne vous en doutiez. Mieux encore : elles sauront exactement comment déclencher ce désir en vous.

Aujourd'hui, un consommateur peut se considérer comme Ulysse sur son bateau. Il sait qu'il va passer devant le rocher des sirènes qui vont essayer de le séduire pour mieux le dévorer. Mais il s'oblige à y résister. C'est ainsi que nous nous empêchons d'entrer dans une pâtisserie où d'appétissants gâteaux s'offrent à nous dans la vitrine.

A l'ère de la transparence de nos cerveaux, qu'advient-il de notre libre-arbitre supposé ? Comment saurions-nous rester sourds à ces sirènes dont le chant sera, à proprement parler, irrésistible ? Ulysse lui-même avait dû demander à son équipage de l'attacher au mât de son navire pour qu'il ne plonge pas vers la rencontre fatale. Qui viendra nous aider à ne pas succomber ? Nous affirmons que la capacité à résister aux pressions et manipulations est l'un des grands défis du siècle. Si le marketing devient une science, alors il fait de nous des objets.

▲ Inutiles au monde

« Que feras-tu quand tu seras plus grand ? » Cette question, que l'on nous a tous posée quand nous étions enfants, risque de devenir tabou. Parler du futur emploi de nos chères têtes blondes, de plus en plus, semble une spéculation aussi vaine qu'inconfortable. Depuis trente ans que nous vivons avec le chômage de masse, nous avons compris que bien des enfants qui peuplent aujourd'hui nos cours de récréations lutteront toute leur vie pour trouver leur place dans le marché du travail. Et qu'ils n'auront jamais accès au graal du CDI. Cette inquiétude s'accroît à mesure que les transformations de l'économie s'accélèrent. Des métiers qu'on avait cru éternels disparaissent en quelques années. D'autres sont voués à une inéluctable disparition et sont déjà regardés comme d'étranges survivances d'un âge qui meurt. Les chauffeurs routiers, les conducteurs de taxi, les simples comptables sont les maréchaux-ferrants de demain. Qui, de plus, peut se dire entièrement protégé ? La liste des professions susceptibles d'être rendues obsolètes par l'automatisation et la robotisation ne cesse de s'allonger.

Allez voir les robots de Boston Dynamics : leurs performances progressent de

mois en mois. D'abord patauds et aux allures de monstrueux Bambi mal assurés, ils sont devenus des athlètes plus habiles que la plupart d'entre nous. Hier, la technologie nous ravissait car elle nous offrait de nouveaux leviers sur lesquels nous pouvions nous appuyer pour devenir plus rapides, plus forts, plus intelligents. Aujourd'hui, elle nous laisse sur place. Elle ne nous aide plus, elle nous dépasse, dans tous les sens du terme. Ce n'est plus la technologie qui devient obsolète, mais nous-mêmes.

La société est fondée sur un contrat d'efforts réciproques. Nous apportons par notre travail une valeur ajoutée à la collectivité. En contrepartie, nous touchons par exemple un salaire. La monnaie n'est rien d'autre qu'un droit d'accès à la valeur ajoutée produite par d'autres. Un droit acquis grâce à la richesse que nous apportons au monde. L'économie est la science de ce donnant-donnant. Les revenus sont ainsi supposés traduire l'utilité sociale. La contrainte est claire : que celui qui veut consommer commence par travailler. Il ne pourra dépenser, c'est-à-dire mobiliser le travail des autres, qu'autant qu'il aura contribué par le sien à l'enrichissement collectif. Que peut devenir ce contrat dans un monde où une grande partie de la population n'aura aucune valeur ajoutée à proposer à la société ?

Les sociétés d'hier, quoiqu'on en dise, avaient le génie de l'inclusion. Les classes sociales y étaient plus présentes et étanches qu'aujourd'hui, mais chacun y avait sa place. Les plus modestes appartenaient à une communauté villageoise dense où, de la naissance à la mort, ils étaient intégrés, pris en charge, et souvent guidés. C'était la face positive d'une société où la liberté (en particulier de croyance) n'existait guère : chacun avait sa paroisse, sa communauté d'attache, sa corporation. Riche ou pauvre, quel que soit le rang, on était membre d'un collectif dont il était très difficile de s'abstraire. Fondée sur l'individualisme, notre société moderne a créé des zones inédites : celles de l'insignifiance sociale, des en-dehors de la société, des *no-man's land* d'appartenance. Il est devenu possible de n'être rien pour personne. Sans famille, sans amis, sans attaches. Hier, il n'y avait qu'un ermite qui pouvait être seul. Il l'avait choisi. Aujourd'hui, la solitude s'abat aisément sur quiconque décroche des fragiles cercles sociaux familiaux, amicaux ou professionnels. Dans nos villes où règne l'anonymat, le lien économique était souvent le seul qui existait encore. Il risque de disparaître.

Derrière la crise de l'inutilité, c'est en fait celle de la société qui se profile. Si les machines produisent et échangent à notre place, et même si nous bénéficions de sortes d'allocations automatiques sur la richesse, quelle place aurons-nous ?

Sauver le travail, c'est sauver la société. C'est préserver à l'individu un projet de vie. Alors bien sûr, ce travail n'aura pas besoin d'être aussi essentiellement tourné vers le lucre. Des tâches à la valeur ajoutée plus diffuse, comme la création culturelle, pourront se développer plus facilement. En tout état de cause, il va nous falloir réinventer des façons d'être utiles les uns aux autres.

▲ Sauver la démocratie d'elle-même

L'explosion des inutiles, des rejetés, des perdants du monde technologique, va faire l'effet d'une bombe à fragmentation sur la démocratie. Car ces inutiles, jusqu'à nouvel ordre, votent. Dans un monde qui ne leur laisse plus guère d'espoir, aucune perspective de progrès pour eux ou leurs enfants, le bulletin de vote reste leur seule arme. Comment le leur reprocher ? Leur indignation est légitime. Mais le drame est que, souvent, elle est mal dirigée. Les soulèvements des peuples ressemblent plus à d'erratiques spasmes qu'à la réalisation méthodique d'un projet de changement. Il s'agit de tout « dégager », de casser le système, de renvoyer des têtes trop connues. Mais le projet de reconstruction n'est souvent qu'un tissu de vagues chimères. On veut changer, mais on ne sait pas pourquoi. Le citoyen est dans le brouillard. Les rouages de l'immense machine globale sont plus complexes que jamais. L'Europe a dissipé le rêve noble et généreux de l'amitié entre les peuples à force de technocratie et de divisions. Elle n'a su apparaître que comme une contrainte, et non comme libératrice d'énergie. Loin de convaincre, l'Europe semble désormais ne parvenir qu'à mobiliser contre elle. Le modèle des Etats-nations semble dépassé, incapable de faire face à des entreprises qui se jouent des frontières. Désormais les services et les biens s'échangent par-delà les pays, enjambant les juridictions, contournant les interdits, se jouant des systèmes fiscaux. Le pouvoir, c'est vrai, semble avoir changé de main. Qui aujourd'hui, des Etats ou des géants numériques, a le plus d'impact sur notre vie quotidienne ? Qui nous connaît le mieux ? Qui, surtout, dessine les voies de l'avenir en fonction de sa propre idéologie ? Le futur, notre futur, se décide sur la rive ouest de l'Amérique, et de plus en plus aussi en Asie.

Quoi d'étonnant à ce que, face à ce monde incompréhensible et donc inquiétant, face à ce déclin accéléré de notre poids géopolitique, les démagogues de tout poil pullulent et fassent recette ? A l'incertitude angoissante, ils opposent les tranquilles maximes d'idéologies qui n'ont pas besoin de s'embarrasser de vraisemblance pour être crues. A l'étourdissante jungle des facteurs à prendre en compte, ils substituent des schémas binaires trop connus, opposant les gentils aux méchants : la lutte des classes, la domination de la finance, quand on ne réactive pas tout simplement le bon vieux complot judéo-maçonnique. Autant de schémas qui proposent des grilles de lecture simples donnant l'illusion de tout comprendre.

Les démagogues ont toujours existé. Depuis l'invention de la démocratie à vrai dire. Ce qui est nouveau, c'est le contexte de désarroi politique qui fait le lit des extrémismes. Les tribuns sont malins. Ils savent parfaitement jouer des peurs, s'opposer aux médias pour mieux s'en servir, embrouiller les esprits pour que leur imposture n'apparaisse jamais au grand jour.

Il serait naïf d'imaginer que la révolution numérique puisse avoir lieu sans révolution

politique. Tout l'enjeu est d'éviter le précipice totalitaire. On avait pu penser que le XX^e siècle nous avait vacciné. Il n'en est rien : la démocratie n'est pas sortie vainqueur de l'effondrement des effroyables expériences nazies et communistes.

Depuis Platon, le diagnostic des faiblesses inhérentes à la démocratie a été maintes fois formulé. Il est sévère. Si une monarchie suppose la capacité d'un seul homme à prendre de bonnes décisions (et cela de père en fils), la démocratie est fondée sur un postulat plus branlant encore : la capacité des citoyens à décider correctement. La grandeur de notre régime est aussi sa faiblesse : tout le monde vote. Ce qui suppose un peuple d'élite. Des électeurs au courant des faits, connaissant les mécanismes, capables de recul critique. Quelle proportion de la population est alors, compte tenu de ces critères, réellement apte à la prise de décision? Qu'on y songe, la liste des qualités supposées du citoyen est impressionnante : il est censé mettre à distance ses intérêts personnels, posséder un niveau correct d'information et des compétences minimales pour comprendre le fonctionnement du monde, raisonner de façon rationnelle et ne pas être influencé. Difficile de penser que ces qualités sont largement réparties, quand dix pourcent de la population au moins éprouve des difficultés à lire. Tocqueville avait aussi cette objection forte : *« Il est, en effet, difficile de concevoir comment des hommes qui ont entièrement renoncé à l'habitude de se diriger eux-mêmes pourraient réussir à bien choisir ceux qui doivent les conduire »*. La démocratie est ce régime impossible qui prétend donner le pouvoir à des individus dont bon nombre ont déjà bien du mal à se gouverner... La malédiction des démocraties est ainsi scellée : elles dégénèrent en démagogie puis en tyrannie, quand le meneur providentiel trouvé pour guider le peuple devient son maître.

En pratique, une bienfaisante hypocrisie parvenait jusqu'à maintenant à conjurer la malédiction, rapprochant notre régime de cette « aristocratie des talents » que Thomas Jefferson désignait comme forme de gouvernement idéale. Par le jeu d'élus moins représentatifs de la totalité de la population au sens statistique du terme qu'issus d'un nombre restreint de groupes sociaux, par le décalage existant entre les programmes électoraux et les actions réelles, notre régime ressemble aux yeux de beaucoup à une oligarchie tempérée, sous contrôle distant d'un peuple qui n'y comprend pas toujours grand chose et qui est largement manipulé. Disons en tout cas que nous ressemblons beaucoup plus à une République (le pouvoir *pour* le peuple) qu'à une démocratie (le pouvoir *du* peuple). C'est souvent en dépit, voire contre la majorité, que sont prises les décisions. L'abolition de la peine de mort, l'autorisation de l'avortement et la dépénalisation de l'homosexualité, pour ne citer que ces mesures emblématiques, auraient par exemple été difficilement adoptées à l'époque si on avait procédé à un référendum.

Pourtant, le retour à une démocratie directe est devenu aujourd'hui le leitmotiv de nombreux groupes qui y voient une panacée politique capable de venir à bout des

dérives des pouvoirs publics. Il est vrai que notre Etat souffre d'une confiscation par quelques minorités privilégiant leurs propres intérêts. Mais, en l'état actuel des choses, on peut craindre que le retour à une emprise directe du peuple sur la politique, d'où il avait été jusqu'à présent soigneusement écarté, réactive la malédiction du régime. La montée en puissance de tribuns du peuple et démagogues en tout genre au cours des dernières élections en est la preuve la plus consternante.

Il faut se rendre à l'évidence : l'Etat de droit est fragile et menacé de toutes parts. Alors que le monde est plus complexe que jamais, les enjeux scientifiques et technologiques vertigineux se mêlant à ceux de l'économie et de la société, notre démocratie connaît un retour des mécanismes d'expression directe qui en menace paradoxalement le fragile équilibre. Les citoyens sont particulièrement mal armés pour résister à un Etat-nounou qui déploie un totalitarisme rampant et aux vendeurs de solutions politiques miracle à base de collectivisations et de prédatations.

Il existe deux façons d'y remédier. La première serait d'assumer un régime d'aristocratie des talents nécessairement fondé sur une limitation du droit de vote des citoyens, non pas fondée sur la richesse comme autrefois mais sur les capacités cognitives. Impensable, à présent que le suffrage universel est devenu une référence non négociable.

La seconde est la mise à niveau de notre démocratie. Elle est la seule acceptable. Un réel gouvernement du peuple par lui-même suppose un peuple d'élite (ce que même Athènes, avec son faible nombre de citoyens, n'avait réussi qu'avec peine et pendant un temps très court). Les naïfs cours d'instruction civique ou de sensibilisation citoyenne sont comme une aspirine pour soigner un cancer. Pour refaire des Français des citoyens capables, pour la grande majorité d'entre eux, de discernement dans leurs choix électoraux, il faut faire un effort sans précédent de développement du capital humain. Ce qui est une urgence économique compte tenu du développement de l'intelligence artificielle est donc aussi une urgence politique. Il faut développer massivement la transmission des humanités, repenser entièrement l'enseignement de l'économie aujourd'hui trop idéologique et donc partial. Et peut-être à terme adopter toutes les technologies à notre portée pour remédier aux inégalités intellectuelles...

La démocratie, disait Churchill, est le pire des régimes à l'exception de tous les autres. S'il n'existe pas d'alternative acceptable pour nous au gouvernement du peuple par lui-même, il faut faire aujourd'hui le constat lucide de la nécessité de porter plus que jamais le peuple au haut niveau d'exigence qu'un tel régime suppose.

Apprendre à lire à tous sera un bon début. Mais ce sera loin de suffire. Sauver la démocratie, au fond, c'est d'abord et avant tout sauver l'homme.

▲ Se serrer les coudes

Les homo sapiens doivent se serrer les coudes. Ils ne font d'ailleurs que ça depuis 300 000 ans qu'ils existent. C'est la complexité de nos relations sociales qui fait la spécificité de notre espèce. C'est grâce à cette entraide du fond des âges que nous avons pu survivre. Mieux encore, c'est parce que nous savons agir ensemble, nous organiser en vastes communautés au-delà des seuls groupes tribaux, partager les mêmes représentations, que nous avons pu prospérer et conquérir la terre.

Mais aujourd'hui, notre succès fait notre perte. Les technologies nées de notre cerveau nous menacent directement. Elles remettent en cause le fragile équilibre psychique, social et économique que nous avons, millénaire après millénaire, su édifier à travers ce que l'on appelle « civilisation ».

L'homme est ce paquet de viande pensant, perclus de névroses, écartelé entre une libido dévorante et les indispensables règles sociales, faisant cohabiter les plus hautes aspirations de pureté avec la fange la plus abjecte. Notre conscience est ce ruisseau de pensées incertaines et mouvantes qui s'échappe d'un fleuve, l'inconscient, dont nous ne savons rien sauf qu'il prend réellement les décisions à notre place. Nous sommes cet esprit aspirant aux étoiles mais enchâssé dans ce corps, équilibre précaire de cellules, qui nous ramène en permanence à des instincts imprimés au cœur de nos origines, il y a des millions d'années. « *L'homme, écrit Darwin, porte dans sa chair le sceau indélébile de son humble origine* ».

On peut penser que cela ne vaut pas la peine d'être préservé. Que le jardin à la française d'une pensée artificielle infailliblement rationnelle vaudra mieux que la jungle de nos pulsions. On pourra souligner aussi que nous n'avons apporté à la planète que douleurs, guerres et exterminations en tous genres. Éliminer l'homo sapiens, après tout, ne serait que l'expression ultime et radicale de l'écologie militante, qui rêve de minimiser la trace de l'être humain dans une nature supposée parfaite.

On peut aussi penser que cette aventure brinquebalante du genre homo est allée trop loin pour s'arrêter. Qu'elle vaut la peine d'être continuée. Pas seulement par pur égoïsme d'espèce, mais aussi parce que notre voix importe au monde, et demain à l'univers. Il n'est pas nécessaire de croire en un Dieu ou en un quelconque destin transcendant de l'humanité pour le penser.

▲ L'ère de l'hyper-choix

Que s'est-il passé pour que la civilisation romaine disparaisse en quelques décennies ? La fin de l'antiquité a été ce moment où la force vitale de peuples nomades a submergé une civilisation immense mais lasse. Si lasse. Rome ne croyait plus en elle-même et tout l'ennuyait. Perdue dans le raffinement d'orgies inouïes, des obèses en toges affalés ont soudain été mis en face de géants athlétiques.

Les nouveaux barbares ne déferleront pas des steppes d'Asie centrale. Ils ne se présenteront pas comme d'âpres soldats venant briser les statuts. Ils viendront de chez nous. Ils feront partie intégrante de la société.

Les générations futures risquent de devenir étrangères à notre civilisation.

Nous sommes déjà habitués à déléguer une partie de notre capacité de calcul aux feuilles Excel, de notre mémoire à nos fichiers informatiques et de notre culture générale à Wikipédia. Demain, cultiver la moindre de ses capacités physiques et cognitives sera un choix, non plus comme hier une nécessité. Le corollaire de l'hyperchoix, c'est le risque d'abdiquer son humanité au profit de la machine.

Après avoir connu une augmentation continue pendant un siècle, le quotient intellectuel moyen baisse. C'est un fait, nous devenons plus stupides. La faute, sans doute, à la pollution de notre environnement et de notre alimentation. Mais aussi, on peut le prévoir, à un relâchement cognitif massif.

Les machines deviendront des prothèses pour suppléer à toutes nos fonctions. Nous pourrions choisir le degré d'effort physique et intellectuel que nous fournirons, déléguant le reste aux artefacts. Pourquoi apprendre une langue étrangère lorsqu'une traduction orale simultanée sera disponible ?

Pourquoi retenir par cœur des faits ou des théories alors qu'on peut accéder instantanément à l'intégralité du savoir humain ? Nous pensions que la machine était une prolongement de nous-même, nous permettant d'aller plus loin. Elle risque fort de n'être qu'une prothèse, un remplacement de capacités que notre cerveau s'empressera de déléguer.

Naturellement averse au déplaisir, l'homme l'est à l'effort. Demain, il aura la possibilité de se l'épargner. Branché sur la satisfaction de ses moindres désirs, il pourra éviter la sortie de soi forcément douloureuse qu'est l'apprentissage. Le risque est grand que l'individu perde sa volonté de créer et de décider. Les moins bien armés d'entre nous s'abîmeront dans un flux d'images, de sons et de textes distillés sans discontinuer par les écrans toujours à notre portée. La réalité virtuelle sera la forme extrême de ce flux qui nous absorbera. Elle sera une porte commode de sortie du monde, un paradis artificiel

C'est au moment où notre environnement nous poussera le moins à affirmer notre volonté que nous en aurons le plus besoin.

L'histoire de la civilisation est celle du passage progressif du règne de la nécessité à celui du choix. La démocratie, en créant le sujet de droit individuel, a inventé la liberté. C'était il y a 2500 ans environ : l'individu commençait à apparaître face à la communauté. Au XIX^e siècle, la révolution industrielle a permis l'avènement de l'économie d'abondance. Pour la première fois dans l'histoire, grâce aux gains de productivité issus de la mécanisation, l'offre de biens et de service a pu devenir presque partout suffisante pour satisfaire une demande qui a explosée. Le

consommateur n'avait plus qu'à choisir. Et le choix n'a fait que s'étendre, prenant la forme spectaculaire des centaines de mètres de rayons de Wal Mart où des dizaines de céréales différentes sont proposées.

Avec le siècle nouveau, c'est la vie entière qui deviendra semblable à un gigantesque supermarché. Nous n'aurons qu'à étendre la main pour saisir ce que nous voulons : vision améliorée, cognition dopée, enfants sur mesure, réalité virtuelle calibrée. Etre humain était autrefois un fait et une contrainte. Demain, être humain sera un choix. Un choix que nous ne sommes pas prêts à assumer et dont la plupart d'entre nous seront incapables.

En 2017, 40% des adultes américains étaient obèses. La capacité à déterminer une hygiène alimentaire saine n'est pas innée. Et apparemment de moins en moins répandue.

Qu'avons-nous fait du temps libre que les machines nous ont donné ? Trois heures quarante-cinq minutes devant la télévision en moyenne par jour et par adulte, soit près de la moitié du temps éveillé disponible.

Qui aura la force de résister aux mirages de la réalité virtuelle, forcément mille fois plus parfaite que la nôtre ? On peut craindre un décrochage massif d'individus qui renonceront à cette vie pour devenir des sortes de morts-vivants, branchés au flux des images, sons et sensations artificiels distribués par la machine.

Face à l'hyper-choix, beaucoup d'entre nous n'auront pas la force de choisir. Déterminer sa vie était déjà épuisant dans l'ancien monde. Dans le nouveau, il faudra être un super-héros : d'une volonté inflexible, capable de résister aux tentations, d'imposer ses valeurs, de prendre mille décisions, de s'imposer en permanence des efforts intellectuels et physiques dont on pourrait se dispenser en une pichenette de souris ou une requête verbale. C'est pourtant ce genre de discipline dont nous aurons besoin. Au XXI^e siècle, nous devons tous être des surhommes.

Le fardeau de l'individu aura une forme paradoxale : il sera appelé à tout choisir. Une hyper-liberté, en quelque sorte, qui sera terriblement angoissante. Il sera possible de choisir son degré d'hybridation avec la machine, d'utilisation des aides médicales pour repousser la mort, d'eugénisme de sa progéniture (par sélection embryonnaire ou manipulation génétique). La vie deviendra comparable à l'achat d'une voiture neuve aux mille options dont nous n'aurions qu'à cocher les cases.

Nous ne pourrons plus nous contenter de subir ou de résister, il nous faudra *vouloir* chaque aspect de notre vie. La nécessité ne nous dictant plus le cours de nos actions, il nous faudra choisir chacune d'entre elles, en particulier celles concernant les compétences que nous voulons conserver.

Comme l'activité physique, l'activité intellectuelle sera un mode de vie, un effort volontaire constant, et non le fruit d'une nécessité. Bien plus, tout concourant à nous en dispenser, voire à nous en éloigner, la culture des « arts libéraux », comme on les appelait dans l'université du Moyen âge, sera réservée à une communauté de passionnés. Cet essai est le manifeste de cette communauté qui reste à créer.

▲ Du premier humanisme au second

Le premier humanisme était né d'un affaiblissement de la religion, d'un développement des sciences et d'un relatif affranchissement social. Face à cette liberté nouvelle de se déterminer, les penseurs humanistes ont pu redéfinir les valeurs de la société autour de l'individu. A cette émancipation morale a répondu, plusieurs siècles plus tard, l'émancipation économique permise par la révolution industrielle. Citoyens libres et consommateurs libres, nous avons accédé à un degré d'autonomie inouïe. Du jamais vu dans l'histoire humaine.

Les questions de la vie bonne et des qualités essentielles qui font l'homme se posent de nouveau.

Qu'est-ce qui déterminera un homme en 2050 ?

Si nous sommes vidés de notre mémoire, de nos connaissances, de nos capacités d'apprendre, ce n'est pas seulement la plasticité de notre cerveau qui meurt, c'est nous-mêmes qui disparaissions.

Au XXI^e siècle, il faudra se battre pour préserver la culture, retrouver l'art de la conversation et l'éloquence, vivre dans la présence sans cesse évoquée des grandes œuvres humaines et des grands créateurs. Nous devons cultiver aussi avec soin nos relations sociales, préserver des moments de convivialité et de contacts réels dont mille outils nous détourneront. C'est à ce prix que nous resterons non seulement des citoyens éclairés, mais surtout des êtres humains.

L'enjeu du siècle qui commence n'est ni la technologie ni le développement économique. Il est de réinventer la place de l'homme dans le monde. Face à l'omniprésente automatisation et au pouvoir démiurgique conféré par la technologie, nous allons devoir concevoir un art de vivre original. Il sera fondé sur une conception renouvelée de ce qu'être humain veut dire.

Entre la réponse conservatrice de refus absolu des nouvelles technologies et le « transhumanisme » béat, il y a urgence à élaborer une approche médiane de la modernité qui fasse droit au progrès tout en préservant ce qui fait notre humanité.

Face à l'intelligence artificielle qui nous remplacera dans bien des tâches manuelles et intellectuelles, il faut développer les qualités proprement humaines du recul réflexif, de la créativité et de l'empathie. Nous devons comprendre l'urgence de nous auto-discipliner, de nous imposer de façon volontariste un mode de vie qui nous fasse rester humains. Ni simple ni facile dans un monde où tout nous sera proposé sur un plateau d'argent.

Nous allons devoir refonder notre savoir-vivre

Demain, répétons-le, être humain sera un choix et non plus un fait. Ce sont les termes de ce nouveau savoir-vivre, au sens plein du terme, dont il faut jeter les bases.

L'idée d'humanisme doit être adossée à la notion de capital humain. Elle désigne,

par opposition au capital physique, l'ensemble des aptitudes, talents, qualifications, expériences accumulées par un individu et qui déterminent sa capacité à travailler ou à produire pour lui-même ou pour les autres. Redonnons-lui tout son sens.

Refaisons du capital humain la boussole de notre monde.

Parler de capital humain, c'est souligner que l'homme reste le facteur essentiel de création de valeur, y compris dans un monde hyper-technologique.

Parler de capital humain, c'est dire que le développement de nos capacités, de nos savoirs, est le levier indispensable de toute vraie prospérité.

Parler de capital humain, c'est afficher notre préférence pour la liberté individuelle contre toutes les entités totalisantes et les collectivismes.

Parler de capital humain, c'est suggérer que l'humain, enfin, reste capital. Et ce d'autant plus que sa confortable place centrale au sommet de la pyramide des êtres est menacée.

▲Titanic et jeu de go

Le XX^e siècle n'avait véritablement commencé qu'en 1918, quand la Grande guerre avait posé les bases d'un nouvel ordre mondial. De nouveaux équilibres économiques et sociaux, comme le travail des femmes par exemple, allaient être des forces déterminantes d'évolution. Mais, on l'a un peu oublié, un événement avait condensé dès 1912 ce qui serait le drame du siècle. Le 15 avril 1912, le Titanic coulait, emportant 1520 personnes avec lui dans les abysses. Pour les hommes de cette époque, ce navire était un symbole de la technique triomphante. Réputé insubmersible, il alliait le raffinement de la Belle époque aux outils technologiques les plus performants du moment. Le naufrage n'a pas seulement été un choc par son caractère tragique. Il a surtout montré que les technologies étaient faillibles, et que les possibilités qu'elles offraient pouvaient impliquer d'importants coûts humains. Un constat que les horreurs concentrationnaires et les bombes nucléaires vérifieront cruellement.

Le XXI^e siècle commence aussi en 2018. La domination de la zone pacifique s'affirme comme le canevas géopolitique avec lequel il faudra compter. L'Europe est marginalisée. Mais nous en avons eu un avant-goût à travers un événement qui a véritablement donné le la. Il a été moins spectaculaire sans doute que l'immense carcasse du Titanic dressée dans la nuit glacée au-dessus des quelques rares barques de rescapés. Il a opposé en 2016, au-dessus d'un plateau carré en bois de quelques centimètres de largeur, le champion du jeu de go Lee Sedol, à Alphago, une intelligence artificielle développée par Google. Pour la première fois, une machine parvenait à battre un des meilleurs humains dans ce jeu d'une complexité inouïe.

Fin 2017, une nouvelle version du programme, Alphago Zéro, est devenue plus forte au jeu de Go que toutes les autres versions en seulement huit heures. Elle n'a eu qu'à partir de la description des règles puis à procéder à un apprentissage « par renforcement ». Cette technique permet à la machine de s'éduquer elle-même. Désormais, ce n'est plus un programme qui tourne à proprement parler, mais une démarche que l'on déclenche chez la machine. Et qui va des millions de fois plus vite que tous les apprentissages humains. Il est clair que notre siècle sera celui où nous compterons les points marqués par la machine face aux humains. Une à une, toutes les tâches que l'on croyait réservées à l'homo sapiens sont remplies par les machines, de la conduite au saut périlleux arrière, en passant par la cuisine, la traduction et la cueillette des fraises. L'épreuve commence. Heureusement, nous sommes calibrés pour relever le défi de l'adaptation.

▲ Eros, Psyché et l'homo Sapiens

Dans *Les Métamorphoses*, l'auteur latin Apulée raconte l'histoire touchante d'Eros et de Psyché. Cette dernière était une belle princesse. Si belle qu'Aphrodite en prit ombrage et exigea du père de l'infortunée jeune fille qu'elle soit menée à un rocher pour être livrée aux griffes d'un monstre. C'est Eros, le propre fils d'Aphrodite, qui emporte Psyché évanouie de peur et la mène dans un palais magique. Là, elle connaît l'amour avec Eros lui-même, mais à la suite d'une désobéissance, se retrouve seule en pleine nature. Elle doit alors relever de nombreux défis imposés par Aphrodite avant de parvenir à épouser Eros. Ensemble, ils donnent naissance à Volupté.

Ce mythe de Psyché, qui veut dire « esprit » en grec, est évidemment une métaphore des épreuves que nous devons traverser avant de parvenir à la quiétude. L'esprit n'est vraiment heureux que s'il est éduqué. Ce parcours sur soi-même, cette discipline de vie et cette capacité à affronter l'adversité sont les marqueurs de notre humanité. Ce sont eux que nous devons défendre et cultiver à un moment où tout contribuera à nous en éloigner.

Parce que les machines marchent et courent à notre place, nous devons marcher et courir plus encore.

Parce qu'elles se souviennent à notre place, nous devons cultiver notre mémoire.

Parce qu'elles décident sans nous, nous devons imposer nos décisions.

Pour ne pas nous livrer pieds, poings et cerveau liés aux algorithmes, nous devons nous reprendre en main. Nous ne pourrions pas le faire si nous sommes isolés. Les homo sapiens, plus que jamais, doivent être ensemble face à la menace.

La raison d'être de l'Institut Sapiens

C'est pour relever ce défi que nous avons créé l'Institut Sapiens. Il se veut le premier représentant de la « think tech », autrement dit de l'ensemble des nouvelles technologies de la création d'idées. A la fois club de réflexion innovant, média, lieu de formation, de débats ouvert à tous et centre d'expérimentations concrètes. Il veut se démarquer des simples machines à faire travailler des experts pour être un espace où toute la société civile peut venir contribuer à penser le futur. Il veut éviter de ressasser les mêmes schémas de compréhension du monde pour proposer des matrices nouvelles, dans un esprit critique mais constructif. Même s'il ne prend pas de position politique

et n'a pas l'ambition de présenter de candidats aux élections, Sapiens a vocation à peser sur le débat économique et social français contemporain par la diffusion de ses idées, analyses et connaissances.

Nous voulons aider à la prise de recul face à l'actualité et être capables d'en faire comprendre les grands enjeux. Sapiens se veut un centre de réflexion de pointe sur les grands enjeux contemporains.

Nous voulons mettre en relation des mondes professionnels trop souvent séparés. Universitaires, membres de la sphère publique, praticiens de l'entreprise ou simple citoyens, ils doivent pouvoir se rencontrer pour réfléchir et dialoguer.

Si le XXI^e siècle est pour l'économie celui de l'information, il doit devenir pour l'individu celui du savoir. Comprendre le monde implique une capacité à faire retour sur notre histoire, à connaître le mouvement millénaire des idées, à posséder cette capacité de réflexion (qui signifie précisément regard sur soi-même).

La culture générale dont nous aurons de plus en plus besoin a trop souvent été mal comprise. On l'a confondue avec l'érudition et on l'a interprétée comme un stock de connaissances. Elle est pourtant moins un stock qu'un flux. Autrement dit elle est une disposition à la curiosité, un esprit qui a soif de connaître et de comprendre. Donc de se confronter avec la nouveauté, ce qui dérange ses routines. Cette *lidibo sciendi*, comme on disait autrefois, est une force qui pousse au-delà de ses propres convictions, qui refuse le confort de l'idéologie ou la passivité du simple divertissement.

Pour préserver l'homme, l'humanisme est à réinventer. Nous devons nous rassembler pour y travailler. Pour que l'avenir ait besoin de nous.

Ce manifeste est à la fois un cri d'angoisse, un soupir de regret face à ce qui ne sera plus, et une exclamation de joie devant les nouvelles possibilités qui s'offrent à nous. Notre époque est, en même temps, effrayante et merveilleuse.

L'avenir précise déjà certains de ses contours, mais il n'est pas écrit. C'est la conviction qui nous habite. Le tracer au mieux des intérêts de l'Homme : tel est le combat que nous voulons mener